tions, ses amis, ses habitudes, au profit de mademoiselle Andréo de Chamery, dont il ne voyait pas, tant il est vrai que l'amour est bien aveugle, la vie indépendante et excentrique. Mais Andréo s'était posée en artiste, en femme qui fait de la peinture d'une façon remarquable, et qui, à ce titre, reçoit chez elle des hommes du monde, des écrivains, des peintres, des femmes de théâtre. A cette corde de son arc, elle en avait joint une autre : elle faisait des vers... un théâtre de vaudeville avait joué d'elle un proverbe.

Andréo de Chamery était une lionne. Pour Roland de Clayet c'était la vertu même, l'art chaste et pudique sans pruderie, quelque chose comme une *Mademoiselle des Touches*, de Balzac.

Il allait chez elle plusieurs fois par jour, le matin, le soir, à toute heure. Or, pour la première fois, elle lui défendait sa porte ! Roland crut qu'il en deviendrait fou sur l'heure.

Et comme les amoureux ont la rage d'écrire, il prit une plume et écrivit le billet suivant qu'il cacheta en hâte et remit à son groom avec ordre de le porter sur-le-champ rue Saint-Florentin.

Voici ce billet :

" Je sors de chez vous, où vous étiez... et vous avez refusé de me voir.

" Je rentre chez moi, fou de douleur, ne sachant, deviner le mobile de votre rigueur, tremblant de n'être plus aimé, et voyant tout en noir...

" Oh ! les tortures de l'enfer sont entrées dans mon âme ! Je souffre mille morts !

" Un mot, je vous en prie à genoux, un mot, de grâce... Qu'est-il arrivé ?... J'attends.

" ROLAND. "

Et tandis que le groom portait cette phraséologie ampoulée, cachetée aux armes de Roland, qui portait de *gueules à trois anneaux d'or*, notre héros attendait dans une anxiété difficile à décrire.

Mais pendant une demi-heure que dura l'absence du groom, Roland ne put s'empêcher de réfléchir, et, en réfléchissant, il se dit qu'il allait se battre le lendemain avec un ami intime, le vicomte Fabien d'Asmolles, qui lui avait servi de mentor et de pilote sur la mer parisienne. Et involontairement il se souvint des paroles dédaigneuses de Fabien à l'endroit de celle qu'il appelait la prétendue mademoiselle de Chamery. Si bien cacheté que fut le cœur de Roland, si absolue que fût sa croyance en la vertu d'Andréo, il ne put empêcher le soupçon, cette tache d'huile imperceptible d'abord, et qui grandit si vite, de pénétrer dans son esprit. Et ce soupçon se trouvait appuyé tout à coup de la conduite de mademoiselle de Chamery qui, depuis trois mois, le recevait à toute heure, et venait cependant de lui refuser sa porte, à quatre heures de l'après-midi, l'instant où une femme est toujours visible.

Heureusement pour la pauvre imagination du jeune amoureux, qui s'en allait trottant dans le champ des conjectures, le groom revint et lui apporta un billet qui produisit sur les soupçons de Roland et le souvenir des paroles de Fabien d'Asmolles l'effet du soleil levant sur les brouillards qui rampent au flanc des collines. Mademoiselle Andréo de Chamery lui écrivait que l'arrivée inattendue chez elle du baron de Chamery, un de ses parents de province, avait été la seule cause qui l'eût empêchée de le recevoir, lui, Roland ; mais que, pour dédommager ce dernier de la contrariété qu'il avait dû subir, elle l'invitait à venir le soir même, à huit heures, prendre chez elle la tasse de thé de la réconciliation.

Il était alors cinq heures.

Or, comme nous venons de le dire, mademoiselle de Chamery ne devait recevoir Roland qu'à huit heures. C'était donc trois heures à attendre.

Trois siècles !

On a remarqué que, dans le langage des amoureux, on ne saurait comparer décevantement une heure d'attente à autre chose qu'à un siècle. L'amour aime les métaphores épiques.

Roland commença par se demander à quoi il emploierait ces trois mortelles heures.

Heureusement il se souvint de sa querelle avec Fabien et songea qu'il lui fallait trouver des témoins. Il se rendit donc à son cercle, rue Royale, où il dîna. Fais après le dîner il passa dans le salon de jeu, où il trouva deux jeunes gens de vingt ans, qui jouaient aux échecs.

— Tiens, dit l'un d'eux en laissant retomber sur sa poitrine le lardon qu'il avait dans l'œil, et regardant Roland, c'est toi, mon bon ami ?

— Bonjour, Octave ; bonjour, Edmond, dit Roland ; c'est à vous que j'en ai.

— A nous ?

— A vous deux.

— Eh ! eh ! dit Octave d'un petit ton moqueur, on se bat donc ?

— Précisément.

— Eh... quand cela ?

— Demain matin.

— Avec qui ?

— Avec Fabien d'Asmolles.

— Ah ! par exemple ! s'écria Edmond, voici qui est bizarre.

— Tu trouves ?

— Parbleu ! Fabien est ton ami.

— Il l'a été, il ne l'est plus.

Le petit jeune homme qui répondait au nom d'Octave, se leva gravement et appuya une main sur l'épaule de Roland :

— Mon bon ami, dit-il puisque tu nous fais l'honneur et l'amitié de nous prendre pour témoins, il faut que tu nous fasses ta confession.

— Plait-il ?

— Le devoir des témoins est chose sérieuse. Nous ne te laisserons battre que lorsque nous saurons...

— Mes bons amis, répondit froidement Roland en tirant sa montre, il est six heures et demie, j'ai une heure à vous donner. Voulez-vous faire un wish ! C'est pour moi le seul moyen de répondre à vos questions.

— Singulier moyen !

— Je me bats demain avec Fabien d'Asmolles, mon ami, comme vous dites ; ni lui ni moi ne pouvons dire pourquoi... Vous plait-il m'assister et garder le secret ?

— Oh ! oh ! murmura le petit Octave, je devine. Il est question d'une femme.

— Peut-être... Donc, vous acceptez ?

— Parbleu !

— Alors, chez moi, demain à six heures du matin.

— Nous y serons.

Roland demanda une plume et écrivit à Fabien :

" Monsieur,

" Je ne pourrai être chez moi ce soir, et, par conséquent, recevoir vos témoins. Mais, si vous le voulez bien, je serai demain, à sept heures, avec les miens et mes épées, au Bois, derrière le pavillon d'Armenonville.

" Votre obéissant,

" ROLAND DE CLAYET. "

Roland quitta son cercle vers sept heures et entra chez lui pour s'habiller.

Là il trouva une lettre arrivée de province et datée de Besançon. Cette lettre était du chevalier de Clayet, son vieil oncle.

" Mon neveu, disait le chevalier, ne me demandez mon consentement à un mariage qui, si j'en crois votre lettre, me